

## Avant-propos

Ce document n'a pas d'autre ambition que d'exprimer des sentiments au sujet de l'évolution de l'éducation et de l'école en France. Une institution, que je considère comme la plus importante et la plus respectable parce qu'elle transmet le savoir et la culture.

Nous sommes dans une société de grande liberté. Cependant ce n'est pas toujours aisé de s'exprimer et ce n'est pas toujours bien venu de dire ce que l'on pense, surtout lorsqu'on se situe hors des sentiers battus. Mais il y a des moments où l'on ne peut pas rester muet, ce sera mon but.

Devant la dégradation de la société du vingt et unième siècle, devant le pessimisme galopant que distille en particulier le petit écran au cours des émissions d'informations quotidiennes j'ai pensé qu'il fallait réagir. Lors des débats télévisés dans lesquels les participants, spécialistes des problèmes abordés, se contentent de faire des constats, mais évitent de proposer des solutions, il m'est apparu qu'une recherche pouvait être envisagée pour découvrir et identifier les raisons qui justifieraient la dégradation avancée.

Comme on cherche toujours un bouc émissaire pour expliquer ou justifier les catastrophes, c'est l'école qui occupe ce rôle actuellement... Cela me paraît trop facile et souvent injustifié. L'école ne serait-elle pas la première victime d'une société en décadence ?

Ayant fait toute ma carrière dans l'éducation ; c'est-à-dire quarante ans au service des enfants dont trente avec des jeunes handicapés intellectuels, sensoriels et cas

sociaux, je crois pouvoir parler d'éducation, et m'élever contre des critiques qui n'ont comme remèdes que des « y a qu'a ou faut qu'on »...

C'est aussi l'occasion d'exprimer la grande estime et l'admiration sans réserve que je porte à mes anciens instituteurs. Ils m'ont donné l'envie d'apprendre et le goût pour le travail bien fait et pour l'effort salutaire. Ils ont été les moteurs de ma vie professionnelle et de mes réussites. Sans vouloir faire de leurs élèves des êtres parfaits, ils leur apprenaient à faire toujours mieux.

J'ai pensé aussi aux souvenirs profonds que je conserve pour beaucoup d'enseignants et d'éducateurs qui ont travaillé avec moi et qui ont largement participé aux réussites des jeunes, qui sans eux, n'auraient pu avoir qu'une vie bien difficile et sans espoir.

Je pense aussi à tous ces jeunes qui ont grandi à mes côtés, qui ont réussi à trouver un poste de travail et qui trente cinq ans après mon départ m'envoient encore une carte de vœux à l'occasion des fêtes de fin d'année. Pour toutes ces raisons, et pour que mon idéal laïc et ma foi en l'école, que je considère comme le seul moyen de progrès pour l'humanité, ne soient pas ternis ou salis, je me suis mis au travail.

## Souvenirs d'enfance

Voici venir la fin des grandes vacances, et la rentrée des classes approche à grands pas. Ces deux mois sans école nous paraissaient toujours très longs, ce n'était pas une période de farniente et de loisirs comme on pourrait le croire aujourd'hui.

Un match de football, une partie de pêche à la ligne, quelques baignades dans la Saône, voilà comment se composaient nos activités de loisirs. Certaines années, nous constituions un « clan » pour nous mesurer avec des jeunes qui résidaient dans d'autres quartiers et nous avions aussi à cette époque notre « guerre des boutons ».

Notre imagination nous conduisait à construire une « cabane » lieu de rencontre de tous les adhérents du clan. Elle pouvait être aménagée au niveau du sol ou perchée dans des arbres, quelquefois creusée et souterraine. Elle renfermait tous nos trésors de guerre et des collections de belles pierres, des morceaux de verre de toutes les couleurs et nos magazines sportifs.

Mais en dehors de ces périodes de détente, nous avions un calendrier chargé de participations aux travaux familiaux. Nous traversions à l'époque une longue période de pénuries et de restriction. Beaucoup de familles souffraient de la faim, c'était le temps de l'occupation et nous étions tous soumis aux privations.

Dans chaque famille, les efforts s'imposaient pour réaliser et stocker des provisions pour l'hiver. Les jardins s'étaient multipliés et les légumes constituaient la base des provisions indispensables à notre survie.

Pendant les vacances, nous étions “embauchés” d’office à la mise en bocaux des petits pois et des haricots verts. Mais aussi des fruits comme les cerises et les mirabelles... Non seulement nous participions à l’embouteillage mais nous devions entretenir le feu sous la chaudière pour stériliser les diverses conserves.

Ce qui ne se trouvait pas dans les jardins pouvait se récolter dans les bois ou sur le bord des chemins de terre. C’était le cas des mûres et des framboises.

Nous partions quelquefois, mon frère et moi, une partie de la journée avec un seau de six à huit litres pour le remplir de framboises. Ces récoltes s’effectuaient dans des bois situés à quatre ou cinq kilomètres de notre maison. Elles exigeaient beaucoup de précautions. Il ne fallait surtout pas tasser les fruits durant notre retour, sinon notre mission n’aurait pas été accomplie...

En chemin, chacun de nous prenait en charge à son tour la délicate récolte. Si un faux pas ou un incident quelconque provoquait l’affaissement de la cueillette, nous échangeions d’amers reproches.

Le mois d’août correspondait aussi à la rentrée du bois de chauffage. Dans la forêt, il fallait parfois tirer le « passe partout » et empiler des bûches, exercices difficiles et fatigants pour de jeunes enfants. Devant la maison, le travail se poursuivait et lorsque le bois, scié et fendu, était considéré comme suffisamment sec, nous le montions au grenier, situé au deuxième étage.

Nos vacances se déroulaient ainsi. Dans une ambiance de travail où le jeu n’avait pas la priorité. Malgré cela, nous avons souvent connu la joie de la réussite. Quand, après une baignade clandestine, nous allions faire une partie de pêche, nous avions le plaisir de revenir à la maison avec un ou deux gros poissons. Nous étions très fiers de montrer nos captures et de faire concurrence aux adultes...

C’est ainsi que septembre succédait au mois d’août.

Je me souviens **encore** de ces derniers jours de vacances qui précédaient la rentrée des classes. Nous passions des heures à préparer nos cahiers, à recouvrir nos livres, à frotter notre cartable. L'odeur du papier neuf et de la cire nous transportait avant l'heure vers un nouveau voyage, pour de nouvelles découvertes avec l'angoisse agréable de retrouver des camarades, un nouveau maître, et avec le sentiment d'avoir grandi d'un an en une seule nuit.

Nous avions mille cinq cents mètres à parcourir à pied pour nous rendre à l'école. Le chemin était bordé de platanes centenaires, de jardins, de prés, de vergers et l'automne s'installait déjà : les hirondelles rassemblées sur les fils téléphoniques préparaient leur prochain départ, les colchiques mauves fleurissaient dans les prés humides, l'air devenait plus frais alors que les premières feuilles jaunies parsemaient le gazon.

Le matin, une brume légère voilait l'horizon d'un ruban laiteux et flou qui s'étirait en suivant les méandres du fond des vallées. Le vent était plus vif et rendait l'atmosphère transparente. Le soleil moins ardent prenait son temps pour se lever avec un retard calculé.

Il me semble que je respire encore les parfums des premières pommes tombées, mêlés à l'odeur des sous-bois et ma mémoire ravive le souvenir des événements que j'ai appréciés et que j'ai beaucoup aimés.

La rentrée des classes était toujours un moment émouvant. Nous attendions de savoir qui allait s'asseoir à côté de nous, au même pupitre. Et quand chacun sortait de son sac, son petit matériel qui allait trouver une place dans la case fixée sous le plateau légèrement en pente de nos bureaux, on admirait le taille-crayon de l'un, le plumier en bois de l'autre et les gommes, les crayons de couleur, les buvards imagés par diverses publicités.

Tous ces petits outils étaient rangés avec délicatesse et précaution et traités avec autant de soin que les outils d'un

menuisier ou d'un dessinateur. On ne tolérait pas une corne à aucun de nos cahiers, pas plus qu'une tache ou une couverture abîmée à nos livres qui renfermaient une partie du savoir que nous allions découvrir. Nous avions tous le respect de la chose écrite.

L'école était notre lieu de vie, et l'on devait consacrer tout notre temps à apprendre. Le maître nous incitait à le faire, les parents ne nous laissaient pas d'alternative. D'ailleurs, une punition à l'école entraînait automatiquement une deuxième à la maison.

Et nous étions pourtant heureux d'aller à l'école, nous faisons confiance au maître et si nous étions parfois tristes, c'était surtout de l'avoir déçu.

J'ai surtout connu des instituteurs exceptionnels, qui n'hésitaient pas à nous retenir un moment après la classe pour nous expliquer une notion que nous n'avions pas bien comprise. Beaucoup d'entre eux, l'année du certificat d'études, gardaient tous les candidats, la classe finie, pour faire une dictée ou un problème supplémentaire. Le jour de l'examen, on ne pouvait pas nier la valeur du travail et les conséquences de la première réussite. D'ailleurs le maître attendait aussi les résultats avec un pincement au cœur car il mesurait l'importance bénéfique de cet examen sur l'avenir de ses élèves.

## Réalité d'aujourd'hui

Aujourd'hui, l'écolier se rend à l'école sans enthousiasme, son sac à dos bourré de cahiers et de livres assez mal soignés, de classeurs contenant des fiches photocopieées où l'enfant n'a qu'à remplir les vides et tout cela voisinant avec divers gadgets pour occuper les récréations. Ce manque de soin pour tout ce qui est écrit n'a d'égal que le manque de respect pour le matériel, à commencer par le cartable qui est jeté le long du mur de la cour de récréation et qui reçoit moult coups de pied... Cette attitude indigne des enfants vis-à-vis de l'école s'est fortifiée depuis les années soixante-huit, et pose un grave problème pour les générations futures.

La dérive actuelle que chacun reconnaît, que l'administration tente de minimiser, se traduit dans les statistiques. En dix ans, les effectifs de l'éducation nationale ont progressé de presque dix pour cent soit 300 000 personnes alors que le nombre des élèves baissait de plus d'un million. Et l'on continue à produire des jeunes sans qualification, des illettrés et des chômeurs. Sur les trente-deux pays de l'OCDE, la France se classe en quinzième position pour les réussites en lecture. À PARIS, sur 15 établissements présentant les meilleurs résultats, aux examens et concours, 11 sont des établissements privés.

Il y a cinquante ans, l'Ecole était le moteur privilégié de nos réussites, de notre avenir, de notre épanouissement... Aujourd'hui, l'école publique est tellement défailante et de ce fait mal considérée que bien

des parents se dirigent vers des établissements privés, qui obtiennent des résultats bien supérieurs. Des institutions privées ont vu le jour récemment tel Académia et fonctionnent à plein pour réduire les lacunes des élèves de l'enseignement public.

Il s'installe donc en France un enseignement à deux vitesses dont une branche est réservée à une élite et à ceux qui prennent des cours particuliers. Les enfants d'enseignants semblent réussir mieux que les autres, à croire que les parents leur donnent un complément d'instruction à la maison.

Les ministres qui se succèdent ont conscience de cette situation : ils préparent à tour de rôle des mini-réformes qui n'aboutissent à rien.

Dans ce livre, je voudrais rappeler aux instituteurs qui ont consacré leur carrière aux enfants, qui ont conduit tellement d'élèves à la réussite qu'ils doivent en être fiers même si leurs méthodes sont tellement décriées aujourd'hui et si le ministère les a humiliés et sacrifiés lorsque en 1994 les instituteurs ont bénéficié d'une importante augmentation de salaires et que rien n'a été accordé à ceux qui venaient de prendre leur retraite.

## Une société en grande difficulté

La fin du vingtième siècle a inscrit à son palmarès, les résultats les plus pessimistes et les plus inconcevables : augmentation du chômage avec une baisse du pouvoir d'achat ; déclin de l'économie et dépôts de bilan en hausse, corruption financière à tous les niveaux, système judiciaire inefficace, irrespect des lois, endettement de l'état déraisonnable. Ajoutons la violence sous toutes ses formes et l'on se demande si toute la civilisation occidentale n'est pas en grand danger.

Le vingt et unième siècle n'a encore que quelques mois et l'on peut se demander ce qu'il va advenir, alors que, comme pour tout nouveau-né, chacun se penche sur le berceau pour essayer d'y déceler un peu d'avenir.

Aujourd'hui il n'y a plus de miracles, et pas plus de bonnes fées pour venir déposer dans la corbeille, les dons, les vertus que les hommes ont perdus et qu'ils voudraient bien voir réapparaître et découvrir en priorité chez les politiques, dans les prochaines décennies.

À quels spécialistes pourrait-on s'adresser pour entrevoir une solution : aux politiques, aux historiens, aux scientifiques, aux économistes ou simplement aux astrologues ? Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée puisque nous savons tous que nombreux sont nos politiques qui n'hésitent pas à les consulter ! La réalité veut que nous traversions une période de crise importante. Les prévisions pour un avenir proche ne sont pas faciles et selon que nous sommes optimistes ou pessimistes nous recherchons dans les écrits, les travaux de personnages éminents, des bribes de solutions, des points de vue qui

intuitivement ou scientifiquement nous éclaireraient sur l'évolution prochaine de la société. Passerons-nous de l'angoisse à l'espoir comme l'exprime Albert Jacquard ? Le langage de la science pourra-t-il nous éclairer dans nos réflexions et sur nos engagements ?

Ce XXI ième siècle qui s'ouvre sous le double signe de la guerre, du terrorisme et des tragédies connaîtra-t-il une reconfiguration des systèmes politiques qui pourraient comporter de réels motifs d'espoir comme l'espère Nicolas Baverez dans la « France qui tombe » ?

Nos politiques sauront-ils un jour assumer leurs responsabilités et retrouver les qualités nécessaires et la détermination indispensable pour résoudre les problèmes qu'eux-mêmes soulèvent, mais qu'ils n'arrivent pas à résoudre dans l'état actuel de dispersion des pouvoirs ?

Le danger nous guette et avec lui, la fin d'une civilisation. Dans la « République de Platon », on comprend comment la démocratie peut dégénérer en tyrannie, dans la mesure où les lois d'intérêt général ne peuvent plus être appliquées car sans cesse détournées au profit d'intérêts particuliers, sous couvert de droits acquis, renforçant ainsi les traitements privilégiés de certains « lobbies » qui détruisent l'harmonie de la société.

C'est précisément ce que nous connaissons actuellement, et c'est ce qui nous persuade de la nécessité de réformes profondes pour éviter l'installation de régimes dictatoriaux, comme cela s'est produit dans notre histoire encore toute proche en Espagne, en Allemagne, en Italie succédant à des républiques déchues où les hommes ne se reconnaissaient plus.

Le désaveu de la politique actuelle se concrétise par l'abstention devant les urnes où l'on observe que 40 pour cent des électeurs ne votent plus. Si l'on prenait en compte les bulletins blancs qui ne sont pas comptabilisés, ce serait la moitié des électeurs qui affichent leur désintérêt pour toute élection. Résultat, c'est donc une minorité qui gouverne, un comble dans une démocratie !